Compte rendu, concert. Philharmonie de Paris, le 15 décembre 2016. « El Fuego Latino », Orchestre National d'Ile-de-France. Alondra de la Parra, direction musicale.

Compte rendu, concert. Philharmonie de Paris, le 15 décembre 2016. « El Fuego Latino » Orchestre National d'Ile-de-France. Alondra de la Parra, direction musicale. Ensemble RECOVECO. Alexis Cardenas, direction. Soirée enflammée à la Cité de la Musique / Philharmonie de Paris avec l'Orchestre National d'Ile-de-France et l'Ensemble folklorique sud-américain Recoveco, dans un programme mélangeant musique française et musiques savantes d'Amérique Latine sous la direction de la chef méxicaine Alondra de la Parra. Une soirée pittoresque et virtuose, riche en paillettes et bonne humeur.

El Fuego Latino ou la chaleur qui fait plaisir



Le programme de la soirée commence avec **la Sinfonia India du compositeur mexicain Carlos Chavez**. Créée en 1935 et d'une durée de 12 minutes, elle a notamment trois célèbres mélodies issues des civilisations précolombiennes du Mexique, fournissant effectivement un fond musical unique qui s'exprime sous forme d'une symphonie traditionnelle, en un mouvement. L'utilisation d'instruments de percussions autochtones ajoute à l'originalité de l'opus. Nous remarquons les qualités rythmiques entraînantes et imposantes de la partition riche en contrastes, interprétée avec finesse et maestria par l'Orchestre national. Sous la direction de la chef mexicaine, les cuivres et les bois, à part les nombreuses percussions, se distinguent par leur précision et leur brio ! Un début de concert tout à fait exaltant.

Se succèdent ensuite **l'Introduction et Rondo capriccioso de Saint-Saëns** et la Tzigane de Ravel. La partie de violon solo est tenu par Alexis Cardenas, virtuose vénézuélien. S'il brille délicieusement par sa musicalité et sa dextérité lors du Rondo de Saint-Saëns, nous faisant presque oublier l'excellente prestation des instruments de vent, pas très utilisés, mais à la performance impeccable, **la Tzigane** suscite un avis différent. Ici, la direction d'Alondra de la Parra est protagoniste ; les différents blocs instrumentaux sont d'une précision millimétrique tout en ayant l'air d'une grande liberté et légèreté. Cardenas, quant à lui, a toujours un jeu sympathique et virtuose, mais le rendu n'est pas très propre. Il se rattrape et enchante l'auditoire avec un bis « improvisation dans le style vénézuélien », un avant-goût de la deuxième partie du programme, résolument sud-américaine. Le bis enflamme la salle comme attendu et se voit récompensé par

maints applaudissements.

Au retour de l'entracte, voici **la 7 ème Bachiana Brasileria d'Heitor Villa-Lobos**, méconnue. Purement instrumentale, elle consiste en 4 mouvements, aux formes inspirés du langage académique baroque (Prélude, Gigue, Toccata et Fugue), mais avec un contenu musical issu des traditions populaires brésiliennes. Haute en couleurs et en puissance, la délicieuse musique brésilienne baigne la salle. Nous remarquons surtout les vents dans la Gigue et tout l'ensemble à la réactivité et complicité rayonnante dans la fabuleuse Toccata. Vint ensuite une œuvre du compositeur vénézuélien **Aldemaro Romero** (1928 – 2007), **Fuga con Pajarillo**, rendue célèbre par les performances internationales d'un Gustavo Dudamel. Incroyable occasion de voir un orchestre européen s'attaquer à une musique savante sud-américaine d'inspiration traditionnelle. Il s'agît ici du Pajarillo, danse traditionnelle vénézuélienne à trois temps, avec accent sur le deuxième, intégrée à une fugue occidentale de forme classique. Le résultat ne laisse jamais indifférent, même si les interprétations ont beaucoup à avoir avec la réussite ou pas de la prestation.
Nous félicitions l'orchestre francilien pour son bel et grand effort, et l'encourageons à continuer d'élargir ses horizons. La pièce est agrémentée d'une performance de **l'Ensemble Recoveco**, d'une grandissime liberté, et où le violoniste virtuose Cardenas se délecte à faire des clins d'œils à la musique populaire française également. L'événement est comme une étoile filante à nos yeux, le souvenir est fort surtout par la rareté de cette expérience en France. Rareté heureuse et toujours très fortement récompensée par le public parisien avide d'exotisme et de chaleur. Ils offrent en bis leur version transfigurée d'une Danza du compositeur portoricain du 19e siècle, Manuel Tavarez nommée « Margarita » (l'une des plus célèbres, sinon la plus célèbre composition du « Chopin d'Amérique »). Ici l'ensemble sud-américain est tout coquin tout espiègle, démontrant un swing et une musicalité, auxquels personne ne reste jamais insensible. L'Orchestre à son tour

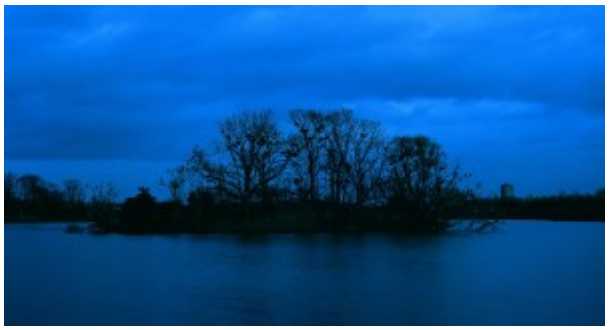
offre un bis d’inspiration caribéenne tout à fait à la hauteur de la soirée soit une conclusion cohérente pour ce programme habité par el fuego latino !

_____

Compte rendu, concert. Philharmonie de Paris, le 15 décembre 2016. « El Fuego Latino » Orchestre National d’Ile-de-France. Alondra de la Parra, direction musicale. Ensemble RECOVECO. Alexis Cardenas, direction

---

Compte rendu, danse. Paris. Opéra Bastille, le 13 décembre 2016. Tchaikovski : Le Lac des Cygnes (version Noureev). Heymann, Paquette, Ould-Braham… Vallo Pähn, direction musicale.



Compte rendu, danse. Paris. Opéra Bastille, le 13 décembre 2016. Rudolf Noureev : Le Lac des Cygnes. Mathias Heymann, Karl Paquette, Myriam Ould-Braham… Ballet de l'Opéra de Paris. Piotr Tchaikovsky, compositeur. Orchestre de l'Opéra de Paris. Vallo Pähn, direction musicale. MYTHE DU BALLET ROMANTIQUE... Le Lac des Cygnes, ballet romantique par excellence, est l'œuvre mythique incontournable de la danse classique. Ses origines sont mystérieuses et son histoire interprétative, plutôt complexe. La création à Moscou en 1877 fut un désastre. Ce n'est qu'en 1895 qu'il est ressuscité à Saint Petersbourg par Petipa et Ivanov, maîtres de ballets du Théâtre Impérial Mariinsky, avec l'accord de Modest Tchaikovski, frère cadet de Piotr Illich, décédé en 1893, lequel avait commencé la collaboration et la révision du ballet avec Petipa avant sa mort. Ce soir à l'Opéra Bastille, voici la reprise de la version de Rudolf Noureev datant de 1984, privilégiant l'aspect psychologique et psychanalytique de l'histoire ainsi que la danse masculine. Ici, l'ancien directeur du Ballet de l'Opéra National de Paris, met tout son talent et sa modernité dans la mise en scène du grand ballet classique.

Cette nuit, les rôles principaux sont tenus par les Etoiles **Mathias Heymann, Myriam Ould-Braham** et **Karl Paquette**, dans les rôles du Prince Siegfried, Odette/Odile et Wolfgang/Rothbarth respectivement. L'Orchestre de la maison est dirigé par le chef **Vello Pähn.**

Le Lac des cygnes à Bastille : profondeur et virtuosité



La mise en scène la moins somptueuse des grands ballets classiques de la part de **Rudolf Noureev**, l'économie des tableaux en ce qui concerne les décors, permet à l'auditoire de se concentrer sur les aspects plus profonds de l'œuvre. L'éclat plastique qu'on attend et qu'on aime de la part du Russe se trouve toujours dans les costumes riches et aux couleurs atténuées de Franca Squarciapino et surtout dans la danse elle-même, enrichie des petites batteries, d'entrechats six, d'un travail du bas-de-jambe poussé et des poses et enchaînements particuliers.

LE LAC, VERSION RUDOLF NOUREEV… Le Prince Siegfried n'est pas qu'un partenaire dans la version Noureev, comme c'est souvent le cas, y compris dans les versions du XXe siècle d'un Bourmeister où d'une Makarova. Ici il s'agit du véritable protagoniste. Il n'est pas tout simplement amoureux d'un cygne. C'est un Prince introspectif et rêveur, qui couvre son homosexualité latente sous le mirage sublime d'un amour inatteignable, en l'occurrence celui de la Princesse rêvée, transfigurée en cygne. Le cygne « Odette/Odile », devient en l'occurrence moins lyrique mais gagne en caractère. Puisque toute sa tragédie peut être interprétée comme le songe d'un Prince solitaire, le personnage avec sa duplicité innée devient plus intéressant. Le grand ajout de Noureev est la revalorisation du sorcier Rothbart, qui devient aussi Wolfgang, le tuteur du Prince. Une figure masculine

mystérieuse et magnétique plus qu'explicitement maléfique (Noureev a de fait interprété ce rôle à plusieurs reprises vers la fin des années 80).

UN PRINCE IDEAL… Le Prince de Mathias Heymann est comme attendu une vision de beauté, de poésie et de virtuosité. Sa variation lente au 1er acte est un moment où il régale l'auditoire avec ses lignes élégantes et alléchantes, une véritable méditation sur scène. Sa variation au troisième acte est toujours une démonstration d'excellence et d'élégance, avec un ballon, une légèreté, toujours impressionnants. Il rayonne et impressionne également avec ses tours et sauts, fantastiques, des entrechats propres, et surtout l'investissement total de l'Etoile dans tous les aspects du rôle enrichi par Noureev. Si sa danse est impeccable et virtuose (nous n'oublions pas non plus un saut de biche troublant à la toute fin du spectacle), son visage et ce je ne sais quoi de sincère dans sa gestuelle, composent, eux, un poème, faisant de lui le Prince idéal dans cette production.

CYGNE BLANC / CYGNE NOIR… Il forme en plus un couple de rêve avec Myriam Ould-Braham. Celle ci campe un cygne blanc excellent, d'une beauté remarquable, presque bouleversante avec un haut-de-corps à l'expressivité à fleur de peau. Le deuxième acte est dominé par sa danse et nous sommes éblouis particulièrement par ses pointes parfaites et ses bras dans le pas de deux. Son cygne noir est bien heureusement très coquet et piquant par rapport à l'innocence immaculée du blanc. Le plus gros défi interprétatif (plus que les redoutables « 32 » fouettés en tournant, nous en revenons), est de créer un vrai contraste narratif et émotionnel entre les deux cygnes, tout en gardant la cohérence inhérente à l'animal, dans l'aspect physique comme psychologique et ce qu'il représente. Dans ce sens, Myriam Ould-Braham tout à fait triomphante en son cygne noir, se distingue de son cygne blanc, ma non troppo: elle y rayonne d'assurance et de sensualité affirmée, toute pétillante, toute séduisante. Son Odette et son Odile sont

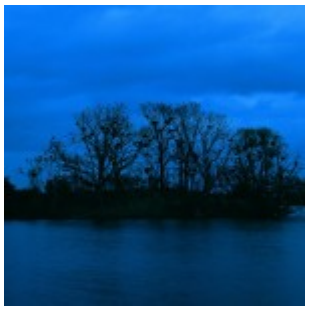
toutes les deux hypnotisantes. Dans la coda du pas de trois avec Siegfried et Rothbart (3e acte), elle campe une trentaine de fouettés en tournant (mais qui compte reellement ? Et pourquoi ?) et elle garde une excellente attitude et panache en dépit de l'insatisfaction évidente dans la finition, quelque peu sauvée ou masquée par le Rothbart attentif de Karl Paquette. Lui, habitué du rôle de longue date, personnage qui lui sied comme un gant, n'a peut-être plus envie de le danser. En dépit de ce petit soupçon, sa performance a été comme attendue, sans défauts. Il a des moments de grande expressivité et intensité. Il est toujours très solide dans les nombreux pas de trois avec le cygne et le Prince.



LE CORPS DE BALLET DE L'OPERA DE PARIS : entre discipline et beauté… Remarquons tout autant le Corps de Ballet et des rôles secondaires au top. Si au début du premier acte, l'harmonie n'était pas encore évidente, distinguons cependant une Valse très belle mais inégale, où les Sujets Cyril Mitilian, Jérémy-Loup Quer et Paul Marque se démarquent. Le pas de trois du premier acte est fabuleusement interprété par la Première Danseuse récemment nommée San Eun Park, le Premier Danseur Fabien Révillion et la Sujet Séverine Westermann. Dès le départ Révillion présente une danse brillante avec des lignes pas moins que… parfaites. Park est pétillante et sauterelle, réussissant le pas. La Westermann est tout aussi réussie, mais peut-être moins démonstrative. Le souvenir le plus fort est sans doute Révillion qui dans la coda fait preuve d'une virtuosité rayonnante et laisse béat par le dynamisme de ses sauts, l'insolence et l'élégance de l'extension. Il agrémente sa performance virtuose et pleine de brio avec une allure agréable et un sourire permanent qui révèle le plaisir du danseur à être sur scène, son aisance technique et sa rigueur. Ce soir, les Quatre Grands Cygnes d'Héloïse Bourdon, Fanny Gorse, Sae Eun Park et Ida

Viikinkoski impressionnent plus que les Quatre Petits Cygnes à la chorégraphie mignonne et très célèbre (toujours, bien sûr, vivement récompensés par le public enflammé). Pour les danses de caractère du 3ème acte, retenons Axel Ibot délicieux dans l'Espagnole, un Paul Marque qui se démarque toujours dans la Napolitaine, les danseurs superbes dans la Mazurka ou encore les danseuses « Fiancées » d'une attendrissante beauté. Le Corps de Ballet est au somment au quatrième acte, sans doute le plus original et le plus moderne. Les cygnes portent en eux le lourd fardeaux de la déception et leur gestuelle et mouvements s'y trouvent affectés en conséquence, le tout d'une façon très naturelle ; étonnante pour un grand ballet du répertoire académique.

Nonobstant émettons quelques réserves vis-à-vis de la performance de l'orchestre sous la baguette du chef Vello Pähn, ancien collaborateur fétiche de Noureev. Les tempi au 1er acte paraissent mettre les danseurs en dangers. Si les couleurs sont là, et la partition sublime de Tchaikovsky est toujours honorée, l'orchestre peine au démarrage : il prend, comme le Corps d'ailleurs, un peu de temps à se chauffer et s'harmoniser. Chose réglée à la fin du premier acte, l'opus interprété par les musiciens de la maison nationale a inspiré maints frissons et palpitations.



BALLET POUR LES FÊTES… Voici donc un Lac de Cygne qu'on attendait avec **impatience,** programmé par la nouvelle directrice de la danse, Aurélie Dupont, tout à fait convaincant, de surcroît annoncé dans de superbes distributions. Ne boudez pas votre plaisir, le spectacle reste le cadeau idéal pour les fêtes de fin d'année, **à voir et revoir sans modération à l'Opéra Bastille encore les 14, 16, 17, 19, 21, 22, 24, 25, 26, 28, 29, 30 et 31 décembre 2016.**

_____

APPROFONDIR : LIRE aussi notre compte rendu critique de la production du Lac des Cygnes présentée **en février 2015 à l'Opéra Bastille** avec Mathias Heymann (déjà et Ludmila Pagliero… cliquez ici

---

Compte rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 4 décembre 2016. Gluck : Iphigénie en Tauride. Véronique Gens, Etienne Dupuis, Stanislas de Barbeyrac… Orchestre et choeurs de l'Opéra de Paris. Bertand de Billy, direction musicale. Krysztof Warlikowski, mise en scène

Compte rendu, opéra. Paris, Palais Garnier, le 4 décembre 2016. Gluck : Iphigénie en Tauride. Véronique Gens, Etienne Dupuis, Stanislas de Barbeyrac… Orchestre et choeurs de l'Opéra de Paris. Bertand de Billy, direction musicale. Krysztof Warlikowski, mise en scène. La première mise en scène d'opéra du metteur en scène polonais **Krysztof Warlikowski** revient à la maison qui l'avait commandé in loco en 2006. On se souvient aussi d'une prodigieuse mise en scène, néons et capharnaüm, mystique expressionniste du **Roi Roger que le**

metteur en scène présenta ensuite sur la scène de Bastille en juin 2009 : Lire notre critique ici. La série de représentations de fin d'année 2016 d'Iphigénie en Tauride de Gluck est en l'occurrence dédiée à la mémoire du **regretté Gérard Mortier, ancien Directeur de l'Opéra (décédé en 2014)** et commanditaire de la production… devenue emblématique. 10 années ont passé : que reste-t-il de cette réalisation ? Une distribution d'acteurs-chanteurs rayonnante de musicalité, dirigée ici par le chef Bertrand de Billy. Un spectacle que Warlikowski dédie lui même à la Reine Marie-Antoinette ; soit un événement d'une valeur artistique inestimable !

L'Iphigénie de Garnier : un concert de beaux timbres



La soprano française **Véronique Gens** interprète le rôle-titre de la Princesse Atride devenue prêtresse de Diane en Tauride après avoir été sauvée par la déesse quand son père Agamemnon voulait la sacrifier pour aider les Grecs à gagner la guerre de Troie. Cantatrice idéale pour un rôle en dignité et en sincérité, Véronique Gens campe une Iphigénie de grande classe, affirmant une performance impeccable, même si au début du premier acte, l'équilibre entre fosse et scène était fragile. Son air au IV: « Je

t’implore et je tremble, O Déesse implacable ! » est un des rares moments de démonstration pyrotechnique vocale dans l’opus, interprété avec franchise et férocité, à l’effet d’exultation indéniable ! Le trio au III : « Je pourrais du tyran, tromper la barbarie » entre Pylade et Oreste, est un autre superbe moment lyrique, riche d’ambivalence et de sentiments partagés. Le duo de Pylade et Oreste qui suit : « Et tu prétends encore que tu m’aimes ! » est fabuleusement chanté par **Stanislas de Barbeyrac et Etienne Dupuis. L’Oreste du dernier a la diction parfaite et un timbre d’une beauté particulière (remarqué déjà par classiquenews dans le rare opéra Thérèse de Massenet).** Le ténor français dans le rôle de Pylade est aussi un bijou en beauté et justesse ; sa performance musicale est un modèle d’héroïsme et de sentimentalité. Remarquons également les performances des seconds rôles depuis la fosse : excellentes **Adriana Gonzalez et Emanuela Pascu** en Diane et deuxième prêtresse respectivement, et surtout celle du jeune baryton polonais Tomasz Kumiega avec l’une des voix les plus alléchantes de la soirée (!).

Warlikowski : la sincérité qui dérange



Puisque l’œuvre de Gluck est en vérité une œuvre composite, avec une étonnante fluidité malgré ce fait, son aspect le plus impressionnant est théâtral. Gluck fournit à ses personnages des airs déjà écrits dans les années 50, et à son chœur, de la musique de ses ballets précédents, notamment Sémiramis de 1765. Le livret de Nicolas-François Guillard, d’après Guymond de La Touche, et d’après Euripide, est d’une grande efficacité dramatique. Sur ce terreau, l’homme de théâtre et artiste contemporain qu’est Warlikowski offre au public parisien une relecture des plus brillantes du livret, sinon LA plus brillante. Transposée dans une maison de retraite transfigurée, l’intrigue est en l’occurrence toujours celle de l’héroïne éponyme, soit Iphigénie, mais « réincarnée » sur la scène de Garnier, en tant que vieille femme hantée par son passé. Le commentaire évident sur la condition humaine cache derrière lui une pensée critique et une profondeur artistique rares dans notre contexte actuel enclin à l’abandon frivole et à la superficialité. La direction scénique est remarquable, à causer des frissons en permanence par la véracité dramaturgique et la clarté de l’intention. Tous les chanteurs sur scène font preuve d’un excellent, riche et complexe

travail d’acteur. Les figurants et acteurs embauchés sont également complètement investis dans la production, notamment l’Iphigénie muette de l’actrice Renate Jett, touchante et bouleversante, ou encore la Clytemnestre délicieusement mimée d’Alessandra Bonarota.

L’Orchestre de l’Opéra National de Paris sous la baguette du chef **Bertrand de Billy**, en dépit des soucis d’équilibre initial, se montre plein de brio et d’entrain. Les nombreux récitatifs accompagnés sont percutants et les effets spéciaux instrumentaux chers à Gluck sont joués solidement. Une fabuleuse occasion de redécouvrir ce chef d’oeuvre musical et théâtral, nourriture pour les sens et pour l’esprit ! Encore à l’affiche les 9, 12, 15, 19, 22 et 25 décembre.

Compte-rendu, ballet. Paris. Palais Garnier, le 1er décembre 2016. Soirée Jiri Kylian. Alice Renavand, Alessio Carbone, Dorothée Gilbert, Marie-Agnès Gillot, Pablo Legasa, Hugo Marchand…

Ballet de l’Opéra de Paris.

Compte-rendu, ballet. Paris. Palais Garnier, le 1er décembre 2016. Soirée Jiri Kylian. Alice Renavand, Alessio Carbone, Dorothée Gilbert, Marie-Agnès Gillot, Pablo Legasa, Hugo Marchand… Ballet de l’Opéra de Paris. Tomoko Mukaiyama, improvisation live, piano solo. Nous sommes au Palais Garnier de l’Opéra National de Paris pour la deuxième représentation de la très attendue **Soirée Kylian**, programmée par la nouvelle directrice de la Danse, l’Etoile Aurélie Dupont. Deux entrées au répertoire et une fabuleuse reprise du chorégraphe tchèque Jiri Kylian, ancien directeur artistique du Nederlands Dans Theater.

Kylian à Paris, la danse pour tous (les goûts)

La programme commence avec **Bella Figura, ballet de 1995** sur une sélection attractive / accessible de musiques enregistrées baroques et classiques, avec quelques extraits d’une suite de Lukas Foss, compositeur contemporain américain d’origine allemande. Une œuvre emblématique du chorégraphe Tchèque où sont mis en mouvement des questionnements profonds quant à la représentation et la réalité théâtrale, sans avoir recours à de longues explications intellectualistes ou à une absence insultante de danse (souvenir du passage récent d’un Sehgal à l’opéra : lire notre article compte rendu critique du spectacle de septembre 2016 : FORSYTHE SEHGAL PECK PITE).



Comme l'art des meilleurs artistes n'a pas la vocation d'expliquer mais de montrer, nous sommes en l'occurrence devant une troupe classique, la meilleure au monde à notre avis, qui montre qu'elle peut bel et bien danser une œuvre à la narration ambiguë, mais pas abstraite, avec des désarticulations et des centres d'équilibres étrangers à la danse académique, tout en gardant bien haute et très enflammée, la torche de l'exigence technique et de la beauté. L'Etoile **Alice Renavand** et le premier danseur **Alessio Carbone** se distinguent immédiatement par leur dynamisme et leur tonicité. Alice est en plus expressive à souhait, sans jamais tomber dans l'affectation. Eleonora Abbagnato et Dorothée Gilbert, sont aussi percutantes dans ce ballet inoubliable. Le partenariat de la dernière avec Alessio Carbone a quelque chose… de frappant. Il existe une froideur brûlante entre ces deux artistes exigeants ; et sur scène, dans Kylian qu'ils maîtrisent à la perfection, c'est superbe à voir ! Danseur qui se démarque également : Sébastien Bertaud, Sujet, à la sensualité palpitante et avec une facilité apparente dans le langage désarticulé qui révèle la belle influence de Forsythe.

Tar and Feathers date de 2006. Pour cette deuxième performance à l'Opéra de Paris, les interprètes sont Dorothée Gilbert, Aurélia Bellet et Lydie Vareilhes chez les femmes ; Josua Hoffalt, Yvon Demol et Antonio Conforti chez les hommes. Ballet le plus « conceptuel » de la soirée, il est très intéressant au niveau intellectuel, sans pour autant être prétentieux. Comme souvent chez le chorégraphe, aucun de ces aspects ne s'oppose jamais à sa profondeur artistique surtout pas dépourvue d'humour ni à son étonnante musicalité. Il y

explore la pesanteur et la légèreté, avec une bonne dose de théâtralité, le tout sur la musique revisitée et transfigurée du 9 ème concerto pour piano de Mozart, avec une fabuleuse Tomoko Mukaiyama aux improvisations live sur le plateau. L'oeuvre est moins séduisante que la précédente, mais à notre avis plus intéressante et moderne. Félicitons les efforts des Etoiles telles que Gilbert et Hoffalt, et retenons surtout les fabuleuses performances, révélatrices de Lydie Vareilhes et d'Antonio Conforti, Sujet et Quadrille (!) respectivement.



Le programme se termine, tout extase tout spiritualité avec **Symphonie des Psaumes (1978)**, sur l'imposante partition éponyme d'Igor Stravinsky. Josua Hoffalt programmé, est annoncé blessé juste avant le début, et se voit heureusement remplacé par **Hervé Moreau**, Etoile. Le plus ouvertement néoclassique des ballets au programme, il s'agît d'une entrée au répertoire très chaleureusement accueillie et qui a beaucoup de sens, – pas seulement artistique-, pour la compagnie. Bien sûr **Marie-Agnès Gillot** est toujours une vision d'excellence, et son partenariat avec le solide Hugo Marchand, en est un de grande valeur. L'aspect philosophique du triomphe de la vie sur les limites matériels du monde est évoqué par la force immaculée du mouvement perpétuel des danseurs. Les 8 couples rayonnent à leur façon, mais une vision fugace et brillante nous a ébloui fortement. Il s'agît du très jeune danseur espagnol **Pablo Legasa**, (photo ci dessus par J.Benhamou), l'un des jeunes espoirs de la maison. Sans la taille imposante ni les années d'expérience d'autres danseurs, le Coryphée se montre

complètement habité par la danse, il a en l'occurrence, un je ne sais quoi d'endiablé et d'impressionnant dans son travail des jambes, une petite batterie ravissante, l'esprit et l'exécution d'un virtuose. Jeune talent à ne surtout pas perdre de vue !

Une soirée véritablement pour tous. Une compagnie dans la meilleure des formes malgré les mélodrames récemment médiatisés. A voir et revoir sans modération au Palais Garnier à Paris, pour les fêtes, **les 5, 6, 8, 10, 11, 13, 14, 16, 17, 18, 20, 21, 23, 24, 27, 28, 29, 30 et 31 décembre 2016**.

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, Amphithéâtre, le 19 novembre 2016. Benjamin Britten : Owen Wingrave. Artistes en résidence à l'Académie de l'Opéra. Orchestre-Atelier Ostinato. Stephen Higgins, direction. Tom Creed, mise en scène.

Benjamin Britten s'installe à l'Opéra de Paris dans une nouvelle production de son avant-dernier opéra, – le trop rare, **Owen Wingrave**, à l'affiche à l'Amphithéâtre- Bastille et faisant partie des productions de l'**Académie de l'Opéra de**

Paris inaugurée en 2015. Les artistes en résidence interprètent l'opéra télévisuel avec panache et l'orchestre composite dirigé par **Stephen Higgins**, révèle davantage les talents particuliers du compositeur anglais.

Britten : Owen Wingrave la paix est un geste de guerre



Commande de la BBC, Owen Wingrave est un opéra télévisuel en deux actes crée en 1971. Dernier opéra du compositeur avant son ultime chef-d'oeuvre : Mort à Venise, il s'agît d'un commentaire acéré et quelque peu désespéré sur la volonté de faire la paix en temps de guerre. Grand pacifiste, Benjamin Britten traita tout au long de sa vie le sujet de la violence ; il y accorda même tout son talent (de ce point de vue, l'apothéose en est assurément son War Requiem). Pour Owen Wingrave, malgré le fait qu'il n'aimait guère l'objet médiatique (la télé), le compositeur a mis ses dons lyriques de créateur anglophone, tout en explorant l'expressionnisme musical et le dodécaphonisme. L'histoire d'Owen Wingrave « véritable manifeste antimilitariste » est inspiré d'une nouvelle de

Henry James. Le librettiste Myfanwy Piper crée une histoire familiale qui permet à Britten de déployer tous ses talents artistiques avec une grande sincérité et une évidente efficacité dramatique.

Si la sonorité de l'opéra trahit son âge et son médium original, dès les premières mesures, nous sommes rapidement frappés par la qualité expressive, indiscutablement dramaturgique de cette musique, comme nous sommes saisis par l'actualité malheureuse du sujet, parfaitement mis en musique. Owen Wingrave est un jeune soldat de la famille Wingrave, connue pour ses nombreux héros de guerre, qui décide, du jour au lendemain, de rejeter la guerre. S'ensuit son ostracisation par sa famille puis sa mystérieuse mort ultime, à cause de ses convictions. Bien que nous n'ayons plus le souvenir vif d'une guerre mondiale, ni de la guerre de Vietnam, le thème résonne fortement dans notre monde actuel en proie aux violences et aux actes barbares, et l'aspect singulier du simple fait de vouloir la paix dans un monde trop attaché à la saveur forte mais toujours passagère de la victoire belliqueuse. **L'Owen Wingrave du jeune Piotr Kumon** (annoncé souffrant avant le début de la représentation), incarne superbement le héros tourmenté. C'est même un bijou de sensibilité, et sa souffrance physique peine à se voir tellement nous sommes convaincus par son travail d'acteur, … une performance réellement formidable. **La Miss Wingrave d'Elisabeth Moussous** est tout autant remarquable, le timbre de sa voix grande a une certaine qualité altière qui sied parfaitement au rôle, et elle est tout autant investie au niveau théâtral. Idem pour **les Mister et Mistress Coyle de Mikhail Timoshenko et de Sofija Petrovic** respectivement. Sans aucun doute deux voix prometteuses !

Remarquons également les vocalises furieuses et réussies de Laure Poissonnier en Mistress Julian, où encore le timbre plus qu'adéquat de **Jean-François Marras** en Lechmere. **Farrah El Dibany** est, quant à elle, une Kate Julian hystérique et

multiple à souhait ! Si Owen Wingrave finit par mourir dans des circonstances, pour dire le moindre, peu claires, faisant de l'œuvre une tragédie sombre et finalement à part, dans un monde où elles abondent ; reconnaissons que ce type d'ouvrage mène à la réflexion et au questionnement, une volonté claire et, pour nous, heureuse, de la nouvelle administration de l'Opéra national de Paris. Ainsi, malgré la fin on ne peut plus attendue voire cliché, nous sortons l'âme réjouie, l'esprit enthousiaste et plein d'espoir puisque, malgré tout, la musique a gagné ! Les performances extraordinaires des artistes en résidence, le très bon travail d'acteurs, dans la mise en scène économe et habile de Tom Creed, et la fabuleuse prestation de l'orchestre méritent le déplacement. **A l'affiche de l'Auditorium de l'Opéra Bastille, les 22, 24, 26 et 28 novembre 2016.**

Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 27 octobre 2016. Soirée Balanchine, hommage à Violette Verdy. François Alu, Myriam Ould-Braham, Mathias Heymann, Mathieu Ganio, Amandine Albisson, Marie-Agnès Gillot,

Hugo Marchand… Ballet de l’Opéra de Paris. Elena Bonnay, piano solo. Maxime Tholance, violon solo. Orchestre de l’opéra National de Paris. Kevin Rhodes, direction.



Soirée Balanchine et hommage à la regrettée Violette Verdy, en ce soir d’automne au Palais Garnier à Paris. Au trois ballets programmés du néo-classique Balanchine s’ajoute un quatrième à l’occasion de l’hommage qui se présente aussi sous forme de court-métrage projeté. La Sonatine de Ravel, crée par Verdy est ce 4e ballet fabuleusement interprété par un couple d’Etoiles. Soirée pétillante et étoilée, brillante dans sa conception, inégale dans l’exécution.

Balanchine : un page peut

être tournée…



Nous sommes de l’avis que le ballet le plus remarquable de la soirée, et qui en lui seul cautionne notre présence au Palais Garnier en cette nuit pluvieuse d’automne parisien, est ***Sonatine de Ravel***, pièce présentée seulement lors des 5 premières représentations, **en hommage à la regrettée Violette Verdy**, créatrice du ballet (photo ci dessus), décédée l’hiver dernier. Il est interprété par un duo d’Etoiles toujours alléchant par ses compétences artistiques concertées, une bonne entente évidente et une musicalité palpitante et sincère. Soit : **Mathias Heymann et Myriam Ould-Braham**. Lui est un rêveur romantique par excellence avec un je ne sais quoi de troublant, « d’impactant », sur scène ; pas par une allure menaçante quelconque, ni par une plastique stéréotypée princière, mais par l’excellence technique pourtant pleine de chaleur et l’engagement absolu dans sa prestation, avec une bonne dose de joie et de bonne humeur. Elle, qu’on voit

évoluer en profondeur et maturité avec un immense plaisir, est, ce soir, la vision parfaite de la créatrice Verdy, surtout en ce qui concerne sa musicalité. Elle ajoute un sens de légèreté supplémentaire avec un côté frémissant et frêle très touchant. L'hommage consiste aussi dans la projection d'un court-métrage de Vincent Cordier mettant en valeurs les qualités de la ballerine disparue.



MOZARTIANA. Le ballet Mozartiana faisant son entrée au répertoire de la compagnie ouvre la soirée. C'est une suite orchestrale de Tchaikovsky à quatre mouvements, où le Tchaikovsky classiciste fait un hommage à son maître artistique voire spirituel, Wolfgang Amadeus Mozart (créant des arrangements orchestraux des 3 pièces pour piano solo de Mozart et une de… Gluck). Au niveau de la composition, malgré l'immense profondeur du Russe, l'œuvre reflète la vision un rien superficielle et limitée du XIXe siècle vis-à-vis du génie salzbourgeois. Est mise donc en valeur seulement une joliesse caractérielle, plutôt « baroqueuse », l'aspect le moins pertinent de l'opus de Mozart. Il paraît que Tchaikovsky a voulu présenter à un très grand public des œuvres rares de l'autrichien, s'adressant à leurs préjugés. Pari réussi, et pourtant d'un aspect anecdotique presque complètement inintéressant. Comme la danse d'ailleurs. Balanchine prétendait, paraît-il, faire quant à lui un hommage à Tchaikovsky. Si nous remarquons avec joie la Gigue endiablée du Premier Danseur François Alu, corps racé, très beau et tonique en dépit du costume de caractère. Autour de lui, le couple d'Etoiles : Dorothée Gilbert et Josua Hoffalt. Si elle a un haut du corps et un travail des bras à l'expression sublime, nous n'avons pas été emballés par ses pointes, moins saines que d'habitude. Et Josua Hoffalt, bon partenaire, donne une illusion de légèreté sur scène qui cache derrière elle la mollesse de la réalité. Pour un danseur qui

aime mettre en valeur au niveau du discours, l'aspect extrêmement « masculin », athlétique, de la danse classique (habitude mignonne de certains danseurs… souvent pas très sûrs d'eux), sa prestation dans Mozartiana manque en dynamisme et peps, pour dire le moindre.

Si **le ballet Brahms-Schönberg Quartet** n'est pas le plus authentique et innovant de Balanchine, le spectacle est beau à regarder ; la musique du quatuor pour piano et cordes en sol mineur de Brahms magistralement orchestrée par le Schöngberg post-romantique, est fabuleusement interprétée par l'Orchestre de l'Opéra dirigé par l'habitué Kevin Rhodes. Les costumes de Karl Lagerfeld et la toile viennoise du fond ajoutent à ce je ne sais quoi d'élégant et d'austro-hongrois propre au ballet, aux fortes inspirations folkloriques russes et caucasiennes. Au premier mouvement l'Etoile Mathieu Ganio est toujours l'âme romantique incarnée, avec des lignes et une prestance sublimes, mais en l'occurrence le partenariat avec la Gilbert laisse à désirer: l'attention se pose sur la troisième danseuse du mouvement, Ida Viikinkoski, et aussi sur les 4 danseurs masculins du corps : Nicolas Paul, Fabien Révillion, Jérémy Loup-Quer et Germain Louvet, tous les quatre rayonnants de beauté, surtout les 3 derniers un brin plus frais. Les Etoiles Amandine Albisson et Stéphane Bullion sont le couple du deuxième mouvement. Si elle est l'image de la danseuse à la véritable bonne santé, habitée, inspirante et inspirée, et lui l'Etoile sombre ténébreux à faire craquer les cœurs, le partenariat ne fait pas forcément rêver. Cependant, l'exécution est impeccable. Idem pour le troisième mouvement vaillamment interprété par le Premier Danseur Arthus Raveau, qui rayonne de plus en plus, et ne laisse surtout pas insensible avec des lignes éblouissantes et une précision en solo, davantage séduisante. Mélanie Hurel qui l'accompagne n'est pourtant pas éclipsée. Le dernier mouvement est le moment de revendication pour Josua Hoffalt qui forme un couple tonique avec la fabuleuse Etoile Alice Renavand. L'inspiration folklorique et chorégraphique, musicale, percutante et

entraînante, semble convenir beaucoup mieux au danseur qui s'éclate.

Le programme finit avec le Violin Concerto de Stravinsky, magistralement dansé par le corps et les couples de Marie-Agnès Gillot / Hugo Marchand et Eléonora Abbagnato / Audric Bezard. Les premiers sont bien sûr impressionnants sur scène ; elle, mettant toujours sa vie au service de la danse pour le plus grand bonheur de l'auditoire et mettant en valeur le chorégraphe ; lui, hyper-performant comme d'habitude et avec réactivité et technique saisissantes. Les seconds, bien que plus cohésifs en apparence, sont peut-être moins profonds dans l'exécution qui demeure très plastique et extérieure. **Remarquons Paul Marque, lauréat du Concours de Varna 2016** et nouvel espoir de la compagnie, avec une remarquable technique, et n'oublions pas la performance superlative du violoniste Maxime Tholance, réussissant une partition complexe et difficile.



Au final, nous tenons là un programme intéressant qui, espérons-le, tourne la page ouverte par la direction précédente du renouveau surdosé de Balanchine à Paris. A côté d'autres néo-classiques, nous remarquons la valeur historique et artistique du Géorgien, ainsi que le besoin évident de continuer l'exploration des chorégraphes et styles moins représentés à l'Opéra de Paris. Peut-être le public sera gâté dans le futur grâce aux nouvelles entrées au répertoire d'autres américains tels que Martha Graham et Merce Cunningham… Pour l'hommage à Verdy demeure beaucoup plus réussi que l'hommage à Mozart et Tchaikovsky. **Représentations au Palais Garnier du 1er au 15 novembre 2016 (sans la Sonatine de Ravel, hélas…).**

RESERVEZ VOTRE PLACE
https://www.operadeparis.fr/saison-16-17/ballet/george-balanchine

---

Compte rendu, opéra. Paris. Opéra Bastille, le 3 novembre 2016. Jacques Offenbach : Les Contes d'Hoffmann. Ramon Vargas, Stéphanie d'Oustrac, Nadine Koutcher, Ermonela Jaho… Choeurs de l'Opéra. José Luis Basso, direction. Orchestre de l'Opéra National de Paris, Philippe Jordan,, direction. Robert Carsen, mise en scène.

C'est « LA » production-phare des **Contes d'Hoffmann** d'Offenbach, signée **Robert Carsen**, remontant à 2000, et qui revient cet hiver à l'Opéra National de Paris. S'il n'y a plus Jonas Kaufmann en protagoniste pour des raisons de santé, Ramon Vargas vient sauver le bateau, se joignant à un quatuor de voix féminines principales de qualité, avec la délicieuse

Stéphanie d’Oustrac, Nadine Koutcher, Ermonela Jaho et Kate Aldrich. Philippe Jordan dirige l’orchestre maison avec une étonnante attention aux détails et une bonne dose de courage comme de liberté. Un spectacle qui se veut spectaculaire et qui l’est, mais dont les coutures (et les clichés!) commencent à devenir quelque peu rébarbatifs.

Offenbach version Carsen : du sérieux, de l’humour, de l’intelligence

Œuvre posthume et presque composite par laquelle Offenbach rêvait d’être finalement accepté comme autre chose qu’un compositeur de musique «légère », la partition des Contes d’Hoffmann est en réalité un phénomène de son temps, non sans relations avec l’antisémitisme rampant de l’époque ; c’est un défi musical et scénique. Si l’aspect inachevé peut se résoudre facilement dans des mains habiles, la question de l’exigence musicale demeure délicate, notamment en ce qui concerne la distribution des rôles féminins (une cantatrice pour les trois, ou bien trois différentes?). Le livret de Jules Barbier d’après Michel Carré, est inspiré de trois contes de l’auteur et musicien romantique allemand E.T.A Hoffmann, célèbre entre autres pour avoir proclamé Haydn, Mozart et Beethoven comme les trois maîtres de l’esprit romantique. L’histoire est celle d’un Hoffmann imaginé,

amoureux d’une prima donna et dont l’obsession devient un empêchement créatif qui le poussant à l’ivresse. Il désire cet idéal féminin incarné par la soprano, à la fois « artiste, jeune fille, courtisane ». Sa Muse artistique s’empare de son ami Nicklausse pour l’accompagner ; elle tente de lui rappeler sa mission en tant qu’artiste.



En Niklausse justement, la mezzo-soprano française **Stéphanie d’Oustrac** ouvre et ferme l’œuvre avec les qualités qui lui sont propres : une articulation sans défaut, un timbre polyvalent, flexible, une capacité remarquable à habiter un rôle par la force de son art vocal bien mûri, ses indéniables dons d’actrice… Nous avons été emballés dès son entrée au prologue où elle se montre Muse parfaite, sensuelle ; ensuite à chaque acte, elle compose un compagnon sincère d’un Hoffmann voué à l’échec affectif (mais il se trouve que ceci va le rapprocher de… son Art, sa Muse! Le lieto-fine est donc quand même là, latent). **Ramon Vargas** s’absente de ses répétitions aux Etats-Unis pour remplacer Jonas Kaufmann souffrant. Si la diction du français laisse parfois à désirer, il impressionne par son investissement musical et scénique, une voix souple dans les aigus redoutables et ce je ne sais quoi de touchant qui sied magistralement au jeune personnage romantique et sincère, qu’il interprète.
Les trois sopranos brillent toutes par leurs qualités individuelles. **L’Olympia de Nadine Koutcher** faisant ses débuts à l’Opéra de Paris, est pyrotechnique, même drôlissime à souhait ; elle campe l’archi-célèbre air de l’automate « Les oiseaux dans la charmille » sans difficulté, tout en se donnant à fond au niveau de la mise en scène, en un 1er acte très comique. L’Antonia du deuxième acte est toute émotion, grâce au bel investissement et au sens du drame d’**Ermonela**

Jaho. La Giulietta du troisième est plus théâtrale que musicale dans l'interprétation de **Kate Aldrich**. Remarquons l'excellente et courte prestation de Doris Soffel dans le rôle de la mère d'Antonia. Si leurs prestations sont tout aussi minces, les performances d'un **Yann Beuron**, d'un Paul Gay et d'un François Lis ne passent pas inaperçues, surtout par rapport au premier, avec un art du langage délectable.

Les Contes d'Hoffmann composent ainsi un événement digne d'enthousiasme, non seulement par les difficultés inhérentes à la production d'une œuvre posthume, mais plus particulièrement grâce à l'éventail des sentiments mis en musique avec panache par Offenbach, dont l'aspect théâtral est spécofiquement mis en valeur dans la mise en scène désormais « historique » de Robert Carsen. **A voir et revoir à l'Opéra Bastille encore les 6, 9, 12, 15, 18, 21, 24 et 27 novembre 2016.**

Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 28 septembre 2016. Tino Sehgal, Peck, Pite, Forsythe…



Compte rendu, ballet. Paris. Palais Garnier. 28 septembre 2016. Tino Sehgal, Peck, Pite, Forsythe… Chorégraphes. Arthus Raveau, Marion Barbeau, Marie-Agnès Gillot, Hugo Marchand, Ludmila Paglierot… Ballet de l'Opéra de Paris. Elena Bonnay, Vessela Pelovska, piano. Philip Glass, James Blake, Max Richter,

Ari Benjamin Meyers, musiques. Nous sommes invités à la deuxième représentation du programme ouvrant la saison Danse 2016 – 2017 à l'Opéra National de Paris. Aux reprises heureuses de « In Creases » de Justin Peck et du délicieux « Blake Works 1 » de William Forsythe se joignent une création du chorégraphe conceptuel Tino Sehgal et la création de « The Season's Canon » de la chorégraphe canadienne Crystal Pite. Une soirée contemporaine, protéiforme, aux curieuses ambitions extra-chorégraphiques.

Tino Sehgal où l'art qui n'ose pas dire son nom Sonate divertissante, ma non tanto

Une heure avant la présentation les espaces publics du Palais Garnier sont habités par quelques œuvres de Tino Sehgal. L'artiste contemporain tient la bannière de l'art éphémère et provocateur, ma non troppo, il réussit à distraire le public se promenant à l'Opéra. Comme une forme sonate, il clôture la soirée avec une création sans titre où, pendant les 12 minutes de la fabuleuse musique live du compositeur Ari Benjamin Meyers, il y a un peu de danse, un peu partout dans la salle sauf sur scène. Puis les quelques danseurs du Corps de Ballet chantent un peu en quittant l'auditoire qui est sensé le suivre jusqu'au grand escalier, où ils continuent à faire des notes, plus ou moins, devant les yeux béats de la grande majorité des spectateurs. Dans un coin, se trouve Tino Sehgal avec un visage rayonnant d'auto-satisfaction. Nous félicitons d'ores et déjà l'administration de l'Opéra pour ces efforts visant l'élargissement des horizons artistiques de la maison nationale, et en conséquence l'ouverture du public, habitué à

une autre dynamique. Sur ce, la création de Sehgal est de grand intérêt parce qu'elle permet d'éveiller davantage l'esprit critique, peut-être trop longtemps distrait par la beauté immaculée et l'excellence technique de la danse classique française. Or, l'œuvre elle même, à laquelle on dédie 5 pages au programme expliquant le concept, ou plutôt l'absence de, laisse perplexe. A côté de la richesse chorégraphique et la profondeur conceptuelle de « 20 danseurs pour le XXe siècle » de Boris Charmatz, qui a ouvert la saison précédente de façon étonnante, la « chorégraphie » de Sehgal paraît beaucoup trop modeste, pour dire le moindre.

Décontraction, athlétisme et brio américains à Paris

DÉCONTRACTION, ATHLÉTISME ET BRIO AMÉRICAINS À PARIS. En mars 2016, le jeune danseur et chorégraphe Justin Peck fait ses débuts à l'Opéra de Paris avec « In creases », maintenant repris pour l'ouverture de la saison. La musique répétitive de Philip Glass, parfaitement interprétée par Mme. Bonnay et Mme. Pelovska aux pianos, est le fond musical idéal pour la danse athlétique et géométrique du jeune américain. Dans la distribution de cette représentation, Arthus Raveau, Premier Danseur, fait les plus beaux sauts et a la présence la plus marquante du côté des danseurs. Chez les danseuses, le Coryphée Letizia Galloni brille toujours dans ce style à la technique percutante, ainsi que le Sujet Marion Barbeau, avec du peps. Vient ensuite la très attendue reprise de Blake Works 1 de William Forsythe, commande de la maison créée en juillet 2016. Sur la musique électro de James Blake (7 morceaux de son dernier album sont utilisés), les fabuleux danseurs du ballet interprètent ce délicieux cadeau et hommage à la danse dans

toutes ses formes.

Pour cette reprise avec une distribution légèrement modifiée, le style décontracté néo-classique de Forsythe est toujours là, et nous sommes étonnés de découvrir le Coryphée Hugo Vigliotti tout à fait remarquable lors du deuxième mouvent, le trio « Put that away ». Il fait preuve d'une belle perfection technique, avec ses mouvements saccadés, une désarticulation, une gestuelle et une fluidité surprenantes (surtout après les performance révélatrices du très jeune Coryphée Pablo Legasa aux premières passées). Le Premier Danseur François Alu dans le duo avec Léonore Baulac « Color in anything » prend des libertés heureuses à l'occasion. Si en juillet, nous attendions avec impatience la fin du morceaux (le seul bémol, et petit, de la création), nous trouvons à présent, le couple digne d'éloges, Alu un peu moins utilitaire, faisant davantage des tours qu'il affectionne, et la Baulac est toujours une vision de la danseuse classique par excellence, expressive et virtuose. « I hope my life » est un moment où la fugue et l'entraînement chers à Forsythe se mettent le plus en évidence, avec les géniales performances d'Hugo Marchand et Léonore Baulac, ainsi que Ludmila Pagliero et Germain Louvet. Les premiers sont tout entrain, sans arrêt, avec une allure hyper stylisée. Les seconds rayonnent techniquement, la Pagliero avec une extension insolite, des pointes saisissantes, et l'attitude de Star et/ou Etoile qui lui sied bien ; Louvet avec ce je ne sais quoi d'élégance et de légèreté, il deviendra peut-être le Prince Désiré de la compagnie, telles sont ses qualités.

Dans le « Wave Know Shores » qui suit remarquons l'interprétation du Sujet Sylvia Saint-Martin, à la présence distinguée, et avec un investissement palpable se traduisant en une danse alléchante. « Two Men Down » met en valeur les beautés et physiques et artistiques des danseurs hommes. Comme ce fut le cas à la création, le Premier Danseur Hugo Marchand

est hyper performant, athlétique à souhait. S'il est un peu moins sauvage qu'à la création, l'attitude relax dont il fait preuve ce soir s'accorde superbement au langage Forsythien, où la formidable exigence technique est habillée d'une désinvolture à l'effet frappant. A la fin du ballet, nous sommes littéralement abasourdis par les bravos sonores de l'auditoire. Un aspect révélateur de la réussite de cette dernière création parisienne de Forsythe (en dépit des critiques isolées souvent liées aux préjugés sur la musique électro-soul), est le fait qu'il touche, visiblement, un grand échantillon de la population ; notre voisine de gauche criait ses poumons en louange aux danseurs, celles de droites également, inondant la salle de la vibration la plus gratifiante pour un artiste. La première avait 75 ans, les dernières étaient dans la trentaine. Il eut au moins 8 rappels bien mérités !



La création de Crystal Pite vint après. Invitée à l'Opéra pour la première fois, elle propose une chorégraphie sur la musique des Quatre Saisons de Vivaldi revisitée par le compositeur Max Richter. Ancienne danseuse du ballet de Francfort et chorégraphe résidente au Nederlands Dans Theater « The Seasons' Canon » met en mouvement un grand nombre de danseurs de la compagnie dont notamment les fantastiques Etoiles Marie-Agnès Gillot, Ludmila Pagliero et Alice Renavand, ainsi que les Premiers Danseurs Vincent Chaillet, Alessio Carbone et François Alu. L'œuvre d'une étrangeté saisissante impressionne d'abord par les tenues, tous les danseurs, genres confondus, portent des pantalons baggy à l'air quelque peu post-apocalyptiques et des hauts transparents, ils sont de même tâchés d'une encre turquoise au niveau du cou. Le tout visuel

a un aspect tribal transfiguré. Pite se sert de la technique même du contrepoint musical pour faire des tableaux tout à fait organiques, relevant de la nature… Ainsi, amibes et mille-pattes sont représentés sur scène par le moyen de la danse. Il y a là aussi un sens de l'abandon, les mouvements sont parfois presque expressionnistes, mais surtout contemporains. Les questions de genre et de lignes des jambes n'existent pas dans la masse des 54 danseurs aux costumes identiques, enchaînant une série de mouvements contrapuntiques à l'effet indéniable. Les lumières sombres et floues de Tom Visser ajoutent beaucoup à l'atmosphère étrange. Les différents aspects de cette création ne relèvent pas forcément l'inattendu, mais, puisque l'effet esthétique est fort, le tout a une cohésion artistique intéressante malgré l'ambiguïté narrative, oscillant entre abstraction et narration impressionniste. L'effet esthétique fut tel que l'auditoire n'a pas pu s'empêcher d'offrir aux interprètes des nombreux rappels et une standing ovation de surcroît surprenante.

Un programme délicieusement contemporain et divers, avec la valeur ajoutée d'un questionnement philosophique indispensable après le passage, peut-être aussi éphémère, de Tino Sehgal ; mais où sont surtout mises en valeurs les qualités techniques et artistiques du Ballet de l'Opéra National de Paris, la grande fierté et l'espoir de la danse académique dans le monde. A vivre absolument ! Encore à l'affiche au Palais Garnier le 30 septembre ainsi que les 1, 3, 4, 6, 8, 9 octobre avec plusieurs distributions.

Compte rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 17 septembre 2016. Puccini : Tosca. Hartejos, Alvarez, Terfel. Audi / Ettinger

Compte rendu, opéra. Paris, Opéra Bastille, le 17 septembre 2016. **Puccini : Tosca. Anja Harteros, Marcelo Alvarez, Bryn Terfel…** Choeurs de l'Opéra de Paris. José Luis Basso, direction. Orchestre de l'Opéra. Dan Ettinger, direction. Pierre Audi, mise en scène. La saison lyrique s'ouvre à l'Opéra Bastille avec la reprise de Tosca, production de Pierre Audi datant de 2014. Si les éléments extra-musicaux demeurent les mêmes, pour la plupart enfin, il s'agît bel et bien d'une ouverture de saison « CHOC » par la trinité de stars ainsi réunies dans la distribution : Anja Harteros finalement de retour sur la scène nationale ; Marcelo Alvarez rayonnant de candeur (seul revenant de la création!) et le grand et ténébreux, « bad boy », Bryn Terfel. A ces stars, s'invite le chef Israëlien **Dan Ettinger** qui explore et exploite les talents de l'Orchestre de l'Opéra avec une maestria et une profondeur, rares.

Et Hartejos parut, devant elle vibrait tout Paris…

le triomphe absolu de la

musique !

Nous invitons nos lecteurs à rélire le compte rendu de la création de cette production (**Compte rendu, opéra / TOSCA de Puccini à l'Opéra Bastille, octobre et novembre 2014, avec alvarez déjà et Bézier…**) en pour ce qui concerne la direction artistique de Pierre Audi.

Surprise de lire dans le programme de la reprise que le travail du metteur en scène est à rapprocher de la notion wagnérienne de gesamkunstwerk ou « œuvre d'art totale » (!). En dépit de réserves qu'on émettre à l'égard du théâtre du Herr Wagner, nous comprenons l'intention derrière un tel constat et regrettons que la réalisation ne soit pas à la hauteur de telles prétentions. La scénographie imposante et impressionnante de Christof Hetzer, les superbes lumières de Jean Kalman et les costumes sans défaut de Robby Duiveman, demeurent riches en paillettes et restent, dans le meilleur des cas, pragmatiques et efficaces, en une production décevante, sinon au pire, … injustifiable. Remarquons l'absence totale (et fort révélatrice) de l'équipe artistique aux moments des saluts…



La surprise et le bonheur furent donc surtout musicaux. L'histoire tragique intense de Floria Tosca, diva lyrique amoureuse et meurtrière, trouve dans ce plateau une réalisation musical plus que juste, souvent incroyable. La soprano **Anja Harteros se montre véritable Prima Donna Assoluta** avec un timbre d'une beauté ravissante, une agilité vocale saisissante, virtuose mais jamais démonstrative, les piani les plus beaux du monde, le souffle immaculé qui laisse béat… Bien qu'en apparence laissée à elle même au niveau du travail d'acteur, elle incarne une Tosca qui touche par ses nuances de

cœur, parfois piquante, souvent capricieuse, … jalouse et amoureuse toujours ! Le célèbre « Vissi d'arte » à l'acte II reçoit les plus grandes ovations de la soirée. Le Caravadossi, peintre amoureux et révolutionnaire du ténor argentin **Marcelo Alvarez** brille maintenant par sa candeur, un timbre rayonnant de jeunesse, un chant riche lui en belles nuances. Ses moments forts sont évidemment la « Recondita armonia » au Ie acte et le célèbre « E lucevan le stelle » au III.

A leurs côtés, **Bryn Terfel** est un fabuleux Scarpia, grand et méchant mais pas moche! Il a une prestance magnétique qui inspire la terreur et l'admiration. Son chant est grand malgré les quelques petits soucis d'équilibre entre fosse et orchestre aux moments hyperboliques de la partition comme le Te Deum à la fin du Ier acte.



Au regard de la distribution, nous nous attendions à de telles performances, mais la plus grande surprise fut le chef d'orchestre. **La direction musicale de Dan Ettinger** s'éloigne souvent du grand-opéra et du vérisme ; elle devient beaucoup plus impressionniste et subtile, rehaussant profondément l'impact de l'écriture puccinienne pour orchestre, peu sophistiquée en réalité. Lors des moments forts, l'orchestre est bien sûr véhément comme il doit l'être, mais le travail du chef voit sa plus sublime expression dans l'attention aux détails, dans la modération du pathos mélodramatique typique chez Puccini, aussi bien chez les cuivres tempérés que chez les cordes caractérielles … Une révélation !

Reprise exemplaire et extraordinaire dans tous les sens musicaux du terme, avec une mise en scène non dépourvue de beauté plastique; surtout fonctionnelle, à voir (et à applaudir) **à l'Opéra Bastille les 20, 23, 26 et 29 septembre**

ainsi que les 3, 6, 9, 12, 15 et 18 octobre 2016, avec deux distributions. Celle de ce soir touchait l'excellence.

Compte rendu, danse. Paris. Théâtre des Champs Elysées, le 15 septembre 2016. William Forsythe, Justin Peck, Martha Graham, Benjamin Millepied, chorégraphes. L.A. Dance Project, compagnie invitée. Benjamin Millepied, direction artistique.

La jeune compagnie de danse de **Benjamin Millepied, L.A. DANCE PROJECT** ouvre la saison chorégraphique du Théâtre de Champs Elysées « **TranscenDanses** » avec un programme divers comprenant deux premières européennes et la création française de sa dernière production « On the other side ». Au programme : Forsythe, le jeune danseur-chorégraphe américain en vogue Justin Peck, la rarement vue Martha Graham… Une soirée avec tous les ingrédients, Made in America, pour plaire au plus grand nombre, néophytes et amateurs confondus.

Affinités sélectives en mouvement



La soirée commence avec la remarquable pièce de **William Forsythe** « **Quintett** », sur la musique minimaliste du compositeur contemporain anglais Gavin Bryars. 25 minutes de poésie et de lyrisme abstrait et ambiguë, avec la décontraction typique du style Forsythe, en l'occurrence revisitée par 5 danseurs sur la scène. Dans ce faux pas de cinq, les interprètes paraissent être dans une sorte de quête sinon existentielle, au moins expressionniste. Le tout pourtant non dépourvu d'amour ni d'humour, et en dépit de l'ambiance onirique installée par la musique répétitive, et les canons visuels qui en découlent, la performance n'est jamais pesante ni prétentieuse. Comme souvent le cas chez Forsythe, ses danses brillent par leur sincérité émotionnelle et intellectuelle, même s'il n'est pas toujours forcément compris. La compréhension est peut-être un facteur clé pour la pièce qui suit, « Helix » de Justin Peck. Après une entrée au répertoire heureuse au Ballet de l'Opéra de Paris avec sa pièce « In Creases », nous voici quelque peu perplexes. « **Helix** » a tout pour plaire, belle musique d'Esa-Pekka Salonen, tenues alléchantes et simples de Janie Taylor, des danseurs de qualité. Or, la chorégraphie certainement non dépourvue de beauté, a du mal à captiver. Poétique mais pas réellement, entraînante mais pas vraiment. L'impression est en l'occurrence fugace, mais les 9 minutes furent … lentes.

Une toute autre chose, le curieux et heureux regroupement des danses de **Martha Graham**, mère de la Modern Dance. Il s'agît d'une séquence de trois duos extraits du documentaire « **A**

Dancer’s World » (1957). Nous voici devant une ambiance remarquable, au caractère authentique, avec le je ne sais quoi d’étrange au travail du bassin, propre au style Graham. Les six danseurs des trois duos paraissent habités d’une dynamique particulière, pétillante mais pas frivole, et, même s’il s’agit des cinq danseurs de la première pièce, plus un sixième, ils ne sont presque pas reconnaissables tellement l’ambiance et la danse sont distinctes. C’est l’œuvre la plus ovationnée de la soirée ; nous nous réjouissons de voir des chorégraphies de Martha Graham sur scène, surtout parce que nous sommes de l’avis que son œuvre d’une valeur inestimable, reste trop peu présente dans les grands théâtres parisiens, sans justification.

Le programme se termine, évidemment, avec **la création française de « On the other side » de Benjamin Millepied**, dont la création mondiale eut lieu au mois de juin 2016. Exclusivement sur les musiques de Philip Glass, avec les costumes hauts en couleurs d’Alessandro Sartori, cette commande passée par Van Cleef & Arpels, est fabuleusement interprétée par la troupe. Mi-abstrait, mi-approximatif, le ballet de Millepied paraît raconter une histoire d’humains. Des êtres qui peut-être s’aiment, se touchent, se cherchent, se perdent… sans pour autant avoir une narration claire. Nous avons droit à une symphonie chorégraphique à la musique (et parfois aussi la gestuelle) répétitive, avec des moments d’enthousiasme athlétique so American ; des tableaux de groupe parfois drôles, parfois fantasques, jamais choquants, et surtout des duos à l’homosensibilité saisissante ; celui de deux hommes a fortement touché le public qui inonde par la suite la salle de bravos abondants à l’adresse des interprètes.

Une soirée et un programme de découvertes et redécouvertes, avec des créations intéressantes et surtout une belle occasion de connaître les qualités du collectif de l’ancien Directeur du Ballet de l’Opéra de Paris. Des danseurs à l’entrain

rafraîchissant, performant même un hymne à la modernité en mouvement dans un lieu emblématique de l’histoire de la danse au XXe siècle !